



ENTRETIENS AVEC FERDINAND GOËLZ

(Suite)

IV

La première leçon

Une petite fille jouait du piano.

C'est peu de chose, sans doute? Et pourtant, combien cette phrase qui vous paraît si simple, peut sous-entendre de luttes intérieures, de drames inavoués!

Une petite fille jouait du piano.

On l'avait mise là, on lui avait dit: tu feras dix fois ceci, quinze fois cela, tu travailleras ce morceau ligne par ligne — parfaitement! — et comme cette petite fille était une petite fille très sage, elle faisait dix fois ceci, quinze fois cela et travaillait son morceau ligne par ligne, tandis que Ferdinand Goëlz, nonchalamment accoudé au balcon de la terrasse, perdu dans son éternelle contemplation des flots, murmurait — pour lui ou pour moi? —:

— C'est une chose bien délicieuse ou bien navrante qu'une petite fille qui joue du piano...

Derrière nous, nous sentions les doigts fluets se lever et s'abaisser avec une bonne volonté évidente, efforts touchants auxquels l'instrument répondait par des sons aigres et faux.

— Et dans la présente occasion, demandai-je à mon nouvel ami, ceci vous émeut-il délicieusement ou vous navre-t-il?

Ferdinand ne répondit pas, il avança la lèvre inférieure en signe de doute et resta muet quelques instants pendant lesquels nous savourâmes note par note les exercices de la petite fille qui jouait du piano.

Enfin un court silence se fit, nous entendîmes le tabouret grincer sur le parquet, une envolée soudaine agita l'air autour de nous. Goëlz se retourna vivement et, interpellant la jeune pianiste qui s'enfuyait avec ardeur:

— Eh bien, Mademoiselle, l'heure est écoulée?

Elle fit volte face, mutine, tournant vers nous une petite figure éveillée. Elle rougit, sourit et répondit avec assurance:

— Oui, Monsieur.

— Vous aimez la musique, Mademoiselle? poursuivit Goëlz.

La petite, sans hésiter davantage, déclara avec une belle conviction:

— Oh non, Monsieur!

Elle était si cocasse, cette blondinette, dans cet aveu spontanément venu du fond de son cœur, que nous ne pûmes réprimer un éclat de rire.

— Eh bien, lui dit Ferdinand, puisqu'il en est ainsi, il faut vous dépêcher d'aller jouer, mon enfant.

Et, tandis que la fillette se lançait dans un galop juvénile, Goëlz conclut:

— Dans la présente occasion, cher Mon-

sieur, la petite est délicieuse et cela me navre d'autant.

A cette heure la mer était haute. Les enfants, contraints d'abandonner leurs ouvrages de sable, se trouvaient cantonnés le long des cabines dans l'étroit espace consenti par le flot. Or, la petite fille était descendue sur la plage pour retrouver ses jeunes compagnes, aux jeux desquelles elle brûlait de se joindre. Par malheur, il faisait chaud, la place manquait pour les grands ébats et l'enfant tomba tout animée au milieu d'un groupe inactif, baillant au vent du large comme de gentilles marennes au double rang de perles. En un clin d'œil, la petite fille indignée vous eut secoué cette nonchalance: comme toutes prétendaient ne plus savoir à quoi jouer, elle déclara nettement que l'on allait faire un Furet et qu'on eût sur le champ à se procurer le fil et l'anneau nécessaires. Débandade, mise à sac des cabines, on forme cercle. La petite fille se met à donner l'exemple en chantant d'une voix juste:

Il court, il court, le Furet.

Tout le monde reprend en chœur, rythmant à joyeux coups de gosier:

Il court, il court le Furet

Le furet du bois mesdames.

tandis que la voix de notre espiègle, qui avait besoin de défriper ses nerfs éprouvés par une heure d'exercices au piano, dominait de haut les autres voix en s'échauffant à mesure qu'elle chantait:

Il court, il court le Furet

Le furet du bois joli.

Puis interruption, éclats de rire, lorsque celle qui devait chercher se précipitait sur une menotte pour y saisir l'invisible anneau.

Nous restâmes longtemps à contempler ce charmant spectacle. Puis Ferdinand Goëlz, me faisant signe de le suivre, gagna l'escalier qui menait à la grève, le descendit et se mit à longer le rivage en me parlant de choses et d'autres. Nous arrivâmes ainsi devant le joyeux cercle, autour duquel le Furet courait toujours. Ferdinand s'arrêta, le considéra avec complaisance et me sourit. Il était très calme, mais semblait méditer quelque chose. Comme le jeu ne cessait point, il m'entraîna jusqu'au bout de la plage, sans daigner m'expliquer ses desseins.

En revenant sur nos pas, nous aperçûmes de loin une folle débandade. C'était l'instinct que Goëlz attendait sans doute, car il se mit à marcher plus vite en me disant:

— Hâtons-nous.

La petite fille, enfin calmée, s'était assise devant une cabine et soufflait un peu, car elle avait beaucoup crié.

Ferdinand Goëlz l'aborda respectueusement, comme une grande personne:

— Elle est jolie, Mademoiselle, la chanson que vous venez de chanter.

— Quelle chanson? fit la petite d'un air étonné.

— Vous savez bien: *il court, il court...*

— Mais c'est pas une chanson, dit-elle, c'est le Furet.

— C'est le Furet, Mademoiselle, mais le Furet est une chanson: une chanson bien amusante, n'est-ce pas? Voulez-vous me la rechanter?

— Mais, y faut un anneau et une ficelle?

— Pourquoi donc? Vous chantez avec votre petit gosier, Mademoiselle, vous pouvez vous passer de ficelle et d'anneau. Tenez moi je chante: *il court il court le Furet...* Tiens, c'est curieux, je ne me rappelle plus. Qu'y a-t-il donc après: *il court, il court le Furet?*

La petite, tombant dans le piège avec une ingénuité charmante, se mit à chanter le Furet, mais mollement, sans mettre d'accent.

— Eh ouï! parfaitement, je me souviens continua Goëlz; mais c'est singulier, vous ne la chantiez pas comme cela tout à l'heure?

— Mais si Monsieur.

— Mais non, Mademoiselle: au lieu de chanter: *il court, il court le Furet...* (et Ferdinand l'imitait, faiblement et sans rythme), vous chantiez: *il court, il court le Furet* (et Ferdinand scandait fortement en timbrant la voix).

— Ah oui, Monsieur, pasque c'était pour jouer et pis qu'on était ensemble.

— Mais c'est bien plus amusant de chanter comme cela, n'est-ce pas, Mademoiselle?

— Oh ouï! monsieur.

— Et pourquoi donc, Mademoiselle?

— Pasque... pasque...

Et la fillette trouva cette explication merveilleuse:

— Pasque on peut taper sur ses genoux avec ses mains.

— Ah! comment faites-vous, Mademoiselle?

La demoiselle ferma ses petits poings et donnant de grands coups sur ses genoux, chanta cette fois en rythmant:

Il court, il court le Furet...

— Très bien, très bien, Mademoiselle, et puis ainsi vous chantez: mais tout à l'heure vous finissiez par crier. Pourquoi donc, Mademoiselle?

— Pasqu'on s'amusait.

— Mais cela vous a fatigué. Vous voyez, vous êtes essoufflée. Si vous aviez chanté comme cela sans crier, vous ne seriez pas encore lasse et vous auriez pu jouer plus longtemps.

Elle ouvrit de grands yeux et ne répondit rien. Ferdinand reprit:

— Connaissez-vous d'autres chansons, Mademoiselle?

— Bien sûr...

— Voulez-vous m'en chanter une?

— Laquelle?

— Celle que vous voudrez, une jolie.

— Y a: *A mon beau château...*

— Eh bien, c'est cela, chantez *A mon beau château.*

— J'peux pas.

— Pourquoi cela?

— Pasque on danse quand on chante

A mon beau château:

— Tiens! Et on ne peut pas le chanter sans danser?

— Ah non! c'est pas beau.

— Tiens! Et si je le chante, moi?

Et Ferdinand chanta d'une voix indifférente :

*A mon beau château
Ma tante retire robe, etc...*

La petite déclara :

— C'est pas beau.

— Eh bien! dit Goëtz, nous allons danser.

Il prit la main de l'enfant, s'empara de la mienne et me contraignit, stupéfait — je ne l'avais jamais vu ainsi — à entamer une ronde folle tandis que la fillette marquait le rythme de ses deux pieds à la fois, en chantant à tue-tête :

A mon beau château, etc...

— C'est plus beau comme cela, Mademoiselle?

— Ah oui!

— Mais pourquoi donc?

— Pasqu'on tape avec les pieds.

— Tiens! tout à l'heure, c'était parce que vous tapiez avec les mains. Maintenant c'est parce que vous tapez avec les pieds. Il faut donc taper avec quelque chose pour que ce soit beau?

— Oui, Monsieur.

— Pourquoi cela?

— Pasque... pasque...

— Vous ne savez pas pourquoi?

— Non.

Ferdinand hésita un moment, puis lui dit :

— Tout à l'heure, Mademoiselle, je vous ai demandé si vous aimiez la musique. Que m'avez vous répondu?

— Non, Monsieur.

— Pourquoi jouez-vous du piano?

— Pasque maman me le dit.

— C'est très juste, cela. Vous êtes une petite fille raisonnable. Mais... ça vous amuse de chanter le Furet et *A mon beau château*.

— Oui, Monsieur.

— Cependant vous m'avez dit que vous n'aimiez pas la musique. Je ne comprends plus. C'est de la musique, le Furet et *A mon beau château*?

— Non, c'est pas de la musique, pisque c'est pour jouer.

— Eh bien! Mademoiselle, vous êtes bien gentille, mais vous vous trompez: le Furet est une chanson, une chanson c'est de la musique, donc le Furet c'est de la musique.

La petite fille n'avait pas l'air convaincue par ce superbe syllogisme.

— Vous ne me croyez pas, Mademoiselle, c'est très mal, cela. Mais venez un peu...

Nous remontâmes jusqu'au salon de l'hôtel. La petite fille suivait à regret Ferdinand Goëtz en jetant d'abord un coup d'œil d'enfer sur la plage, puis un coup d'œil inquiet sur le piano.

Ferdinand s'assit devant le clavier et joua, avec un doigt, le chant du Furet.

— Qu'est cela, Mademoiselle?

— C'est le Furet.

— Comment, c'est le Furet! Alors, vous voyez bien que c'est de la musique puisque je le joue sur le piano.

Ce raisonnement confondit la petite fille, qui avoua ingénument :

— Ah oui, c'est vrai.

— Eh bien, chantez-le avec moi, maintenant; mais, comme nous sommes dans le salon, au lieu de taper sur vos genoux ce qui ne serait pas convenable, tapez avec votre petite main sur le coin du piano, cela reviendra au même.

La rusée en ce moment, sembla se douter du guet-apens, mais comme Ferdinand Goëtz l'intimidait et qu'en somme puisque c'était toujours le Furet cela ne pouvait pas être dangereux, elle consentit d'assez bonne grâce. Tandis que Ferdinand l'accompagnait, elle battit parfaitement la mesure en chantant d'une gentille voix bien timbrée :

Il court, il court le Furet, etc...

Quand ce fut fini, Goëtz lui demanda :

— Maintenant, si je vous renvoie jouer, Mademoiselle, direz-vous que je vous ai ennuyée?

— Oh non, Monsieur.

— Et si la musique, c'est le Furet, vous aimez donc la musique?

La petite était trop fine pour arriver si vite à composition. Elle s'en tira par un grand éclat de rire, puis devint toute rose, enfin, ne sachant plus quelle contenance tenir, pirouetta sur un pied et s'enfuit en secouant ses belles boucles blondes.

Alors Ferdinand Goëtz, toujours assis devant le piano, me déclara d'un air pleinement satisfait :

— Voilà, cher Monsieur, la première leçon que l'on eût dû donner à cette enfant, pour lui faire aimer la musique.

Lucien CHEVAILLIER.

Sur l'Etat actuel de la Musique en Allemagne

Berlin, Octobre 1910.

Il n'y a pas encore un siècle que Napoléon est mort.

Ainsi commencerais-je un article sur l'état actuel de la politique en France, en Europe et... aux environs.

Je dis: un siècle ne s'est pas écoulé depuis la mort de Beethoven, lorsque je dois parler de l'état actuel de la musique en Allemagne!

Le monde, en général, et le monde germanique en particulier ont reçu de Beethoven un legs artistique, comme il n'en a pas été laissé depuis la mort de Michelange.

Et je me plais à rapprocher ce nom de celui de Napoléon et de Beethoven.

Quant à Bonaparte, je le laisse, me réservant de préciser à un moment donné le rôle artistique qu'il a joué par le fait qu'il fut politicien unique dans son genre. Je m'attarde plutôt à Beethoven et Michelange auxquels je devrais joindre Johann Sébastien Bach. Mais je ne veux pas le faire, puisque je tiens à me passer le plus possible du bon Dieu...

On a reproché à Michelange que son influence ait détruit les arts. Si ce mot veut dire la simplicité, on a eu tort.

Le grand génie italien a fait ce qu'il a pu et voulu. Si ses successeurs avaient suivi son exemple, ils auraient obtenu des résultats moins regrettables. Mais ils se sont appliqués à l'imiter servilement. Au lieu d'être eux-mêmes, ils ont tous voulu faire, eux aussi, leur petit — oh! tout petit Michelange c'est compréhensible. C'est surtout drôle...

L'homme et le singe ayant certainement le même aïeul, le besoin impérieux de l'imitation leur est inné à tous deux, comme dit le conservateur Duval d'Eprémessnil marchant à la guillotine avec le radical Le Chapelier.

L'imitation proprement dite de l'homme est simiesque, l'imitation modifiée est presque divine, puisqu'elle est la source non pas toujours de la perfection même, mais du moins la source du désir du progrès.

L'œuvre de Michelange est la synthèse de toute beauté plastique.

L'œuvre de Beethoven est la synthèse de toute beauté musicale.

Il ne s'agit, pour bien faire, que de savoir découvrir et discipliner sa propre personnalité.

Or, une foule de musiciens allemands, accentuant par trop leur parenté simiesque ont fait d'abord leur petit... oh! tout petit Beethoven et ont reçu, en suite titre et place de professeur à un conservatoire quelconque.

D'autres, les Weber, les Schumann, les Mendelssohn, les Spohr, les Brahms, les Wagner, (on voit qu'ils sont bien différents entre eux) ont préféré découvrir et discipliner leur personnalité sous l'influence de Beethoven.

Leur génie mis à part, leur grand mérite est d'avoir démontré comment on administre de la meilleure façon l'héritage artistique de ce génie gigantesque. C'est eux véritablement qui ont posé le grand principe de l'imitation de Beethoven dans le sens de l'imitation de Jésus-Christ et qui l'ont suivi, tous dans une direction différente, mais avec la même ardeur et la même conscience.

Seulement — tous ceux qui ont su en profiter et faire profiter les autres sont morts.

La musique allemande cherche avec une anxiété trop compréhensible le véritable héritier de ces grands principes.

Où le trouver?

Elle a certainement des personnalités de grande valeur. On ne peut nier le talent ni de Pfitzner, ni de Mahler, ni de Reger, ni d'Eugène d'Albert, ni de Richard Strauss.

Mais où est, pour parler net, l'artiste de génie?

On a attribué du génie à Richard Strauss, je ne serais que trop heureux de pouvoir ratifier ce jugement. Mais je ne vois en Strauss qu'un très grand musicien qui a fait de très belles choses, telles que: *Mort et Transfiguration*, *La Vie d'un Héros*. Il va de l'avant, ne manque pas de hardiesse, et on lui doit des trouvailles orchestrales parfois étranges et qui nous semblent exa-